

REGARDS CROISÉS

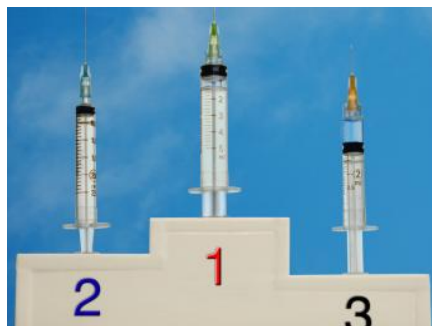
D'autres facettes de l'athlétisme

Le dopage dans l'athlétisme

Le dopage, « *c'est l'utilisation, par des sportifs compétiteurs, de substances ou de méthodes interdites, figurant sur une liste établie chaque année par l'agence mondiale anti-dopage* » (Code du sport, AMA).

La place de premier sport olympique occupée par l'athlétisme pourrait conférer à cette activité un rôle de modèle et d'exemplarité en matière de probité sportive. Malheureusement, la situation se révèle aujourd'hui très suspecte et il n'y a pas une semaine où les scandales de dopage éclatent, rabotant à chaque fois un peu plus l'image de l'athlétisme (et du sport dans son ensemble).

Regard croisé et accablant, à travers une frise chronologique, sur un sport qui devrait faire rêver, et qui malgré ses efforts récents, est empêtré dans la suspicion permanente.



L'interdiction de substance stimulantes (1928)

Si le vainqueur du marathon olympique des Jeux de 1904, l'Américain Thomas Hicks, ne put rallier l'arrivée que grâce à l'injection d'un stimulant du système nerveux (sulfate de strychnine), ce n'est qu'en 1928 que la fédération internationale d'athlétisme interdit le recours à des substances stimulantes. Mais cette mesure était purement morale dans la mesure où il n'existait alors aucun moyen de contrôle.

Dans les années 1930, les Japonais (notamment) inhalaient de l'oxygène avant les épreuves d'endurance. Puis les hormones synthétiques firent leur apparition dans les années 1950.

Les premiers contrôles antidopage (1968)

Quarante ans après l'interdiction de stimulants, et face à des pratiques illicites de plus en plus répandues, les premiers contrôles antidopage sont instaurés au cours des Jeux olympiques Mexico 1968. Mais les produits dopants se diversifient et les tests, ainsi que la réglementation, demeurent globalement inefficaces. Le dopage est réel comme en témoigne l'entraîneur Américain Tom Eckner qui déclare en 1966 « *que ces derniers temps, 70% de tous les athlètes US ont consommé plus ou moins régulièrement du Dianabol* » (un stéroïde anabolisant).

Dans les années 1970, les lanceurs utilisent de plus en plus les stéroïdes anabolisants (qui ne seront interdits qu'en 1976). On sait également que le Finlandais Lasse Viren, double champion olympique du 5000 – 10 000 m à Munich (1972) et Montréal (1976), grand adepte du lait de renne (!), a eu recours à des auto transfusions sanguines... interdites en 1986 !

L'athlétisme est-allemand (1968-1988)

La chute du mur de Berlin en 1989 a permis d'avoir accès à des archives non détruites de la Stasi, le service de police politique, de renseignements et d'espionnage est-allemand. Celles-ci confirment les gros soupçons d'un dopage d'État qui concernait chaque année plus de deux mille jeunes est-allemands, chargés parfois à leur insu de stéroïdes ou hormones de croissance.

Les voisins du bloc soviétique (russes, bulgares...) n'ont pas été en reste dans ces pratiques frauduleuses. De même, qu'il est à peu près certain que leurs homologues nord-américains ont eu également recours au dopage, même s'ils se sont moins fait contrôler. Le grand Carl Lewis aurait même été pris trois fois... sans jamais avoir été inquiété !

Sans pour autant remettre en cause toutes les performances d'alors, il reste de cette période trouble de nombreux records établis qui sont toujours d'actualité, notamment chez les femmes : 400 m (M. Koch, RDA, 1985), 800 m (J. Ktratochvilova, Tchécoslovaquie, 1986), hauteur (S. Kostadinova, Bulgarie, 1987), poids (N. Lisovskaya, URSS, 1987), longueur (G. Chistyakova, URSS, 1988), heptathlon (J. Joyner-Kersey, Etats-Unis, 1988), disque (G. Reinsh, RDA, 1988)...



Le séisme de Séoul (1988)

Mais c'est en 1988 que se produit le premier véritable gros séisme médiatique relatif au dopage athlétique. Le 24 septembre 1988, le Canadien Ben Johnson remporte le 100 m olympique en battant au passage le record du monde (9"79). Mais deux jours plus tard, il est convaincu de dopage au stanozolol, un stéroïde anabolisant. Le scandale éclate dans un emballement médiatique sans précédent. Il sera suspendu deux ans.



Côté féminin, l'Américaine Florence Griffith-Joyner écrase le 100 m et le 200 m de ces mêmes Jeux dans une atmosphère plus que suspicieuse. Il faut dire que sa morphologie a brutalement changé et que ses records ont progressé de plus d'une demi-seconde au cours de l'année 1988.

L'armée de Ma (1993) et la multiplication des cas

Face à des contrôles antidopage qui deviennent plus efficaces dès la fin des années 1980, les pratiques dopantes gardent toujours une longueur d'avance avec notamment de nouvelles hormones chimiques alors indétectables (EPO, THG, PFC...).



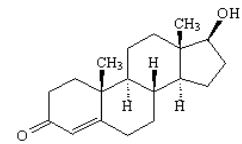
Aux championnats du monde de Stuttgart en 1993, la Chine débarque avec des coureuses de demi-fond et de fond peu connues, entraînées par Ma Juren, qui les a soumises à un régime alimentaire particulier comprenant notamment... de la soupe au sang de tortue à carapace molle. Ses athlètes raflent tous les titres sur le fond, ridiculisant leurs rivales, avec notamment un triplé plus qu'étonnant sur 3000 m. Et pourtant, la supercherie n'a été que très récemment avouée.

Les années qui suivent sont également entachées de fraudes qui restent toutefois peu sanctionnées. En 1999, le Cubain Javier Sotomayor est contrôlé positif à la cocaïne, la Jamaïquaine Merlene Ottey, à la nandrolone. Mais l'I.A.A.F. réduit la durée de leur suspension (de deux ans à un an) afin de leur permettre de participer aux Jeux de Sydney en 2000. Par ailleurs, nombreux sont les athlètes à avoir été blanchis pour vice de forme par leur propre fédération nationale comme Mary Decker en 1983, Harry Butch Reynolds en 1992 ou Denis Mitchell contrôlé positif à la testostérone en 1998 qui avait invoqué comme explication avoir fait quatre fois l'amour avec sa femme la nuit précédant le contrôle !

L'affaire Balco (2003)

Ce nouveau dossier de dopage marque l'entrée définitive de l'athlétisme dans sa période la plus sombre. Car dès lors, plus aucune performance n'échappe au spectre du dopage.

En 2003, éclate l'affaire Balco. Ce laboratoire pharmaceutique américain est accusé d'avoir fourni des produits dopants, dont l'hormone THG surnommée « le carburant à fusée », à de nombreux champions, dont des stars de l'athlétisme américain. La triple championne olympique du 100, 200 et 4 x 400 m Marion Jones est ainsi inculpée et déchue de ses couronnes (ainsi que de ses deux titres mondiaux de 2001). Sont également pris dans cette affaire Tim Montgomery (recordman du monde du 100 m), Dwain Chambers...



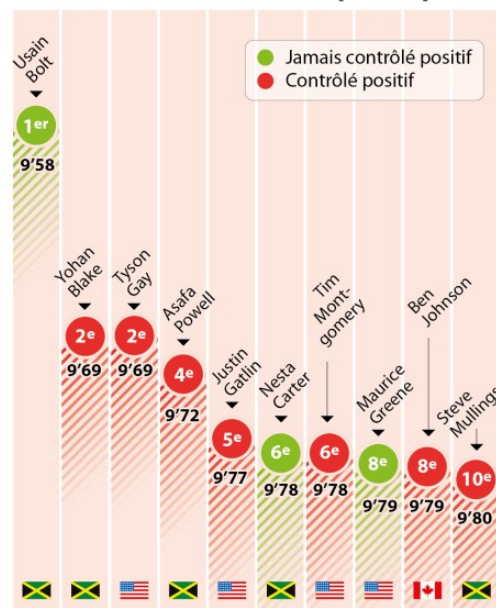
La prise de quelques gros poissons de l'athlétisme peut alors faire croire à l'efficacité des contrôles antidopage. Huit médaillés olympiques sont ainsi pris lors des Jeux 2004. En 2005, le champion du monde du 100 m Justin Gatlin est suspendu huit ans (il redeviendra champion du monde en 2017 !). Mais la plupart de ces athlètes sont pris avec des produits des années 1970 désormais facilement détectables (stéroïdes, hormone de croissance...).

Les analyses rétroactives (2008) et le passeport biologique de l'athlète (2009)

La lutte antidopage continue toutefois de s'intensifier. Depuis 2008, les échantillons des athlètes sont ainsi conservés et peuvent faire l'objet de nouvelles analyses jusqu'à dix ans après les prélèvements. La menace de se faire prendre pour dopage ne se limite plus à un simple évitement pré-compétition.

En 2009, dans la foulée du cyclisme, un passeport biologique de l'athlète (PBA) est mis en place pour l'athlétisme. Sur la base de prélèvements sanguins et urinaires (puis stéroïdiens en 2011), il permet d'établir un profil biologique des athlètes afin d'identifier d'éventuelles modifications. Cependant, face à la pratique des micros dosages, le défi reste immense, même si en 2017, 95 athlètes ont été suspendus pour des irrégularités sur leur passeport (aucun français après le blanchiment du coureur de 10 000 m Riad Guerfi).

100 m : les 10 coureurs les plus rapides



Sources : IAAF, médias

(2013. Depuis, Nesta Carter contrôlé positif)

Quand les médias parlent et que l'AMA publie un rapport explosif (2015)

Trois semaines avant les championnats du monde de Pékin 2015, la chaîne de télévision allemande ARD et le journal britannique *The Sunday Times* révèlent, en s'appuyant sur des témoignages d'anciens dopés russes devenus « lanceurs d'alertes », que la Fédération internationale d'athlétisme détient un dossier avec 800 athlètes dont les résultats aux tests sanguins sont « suspects ». Cette triche concerne notamment la Russie, les pays de l'Est et certains pays africains (dont le Kenya) dans les épreuves de demi-fond et de fond. C'est ainsi que sur les 146 médaillés mondiaux ou olympiques de 2001 à 2012 du 800 m au marathon, un tiers est soupçonné de dopage.

Dans la foulée, l'Agence Mondiale Antidopage (l'AMA, créée en 1999) enquête sur ces allégations. Elle publie fin 2015 un rapport fracassant sur le dopage et la corruption dans le domaine de

l'athlétisme au niveau mondial. Cela débouche sur la suspension de la sélection russe d'athlétisme de toute compétition internationale (dont les Jeux olympiques de Rio 2016), ainsi que sur l'exclusion de la Fédération russe d'athlétisme de l'Association internationale des fédérations d'athlétisme (IAAF).

L'affaire prend même une tournure encore plus scandaleuse lorsqu'on apprend que Lamine Diack, ancien président de l'IAAF, a organisé et permis un système de corruption au sein même de l'instance mondiale de l'athlétisme. Il est notamment accusé d'avoir fermé les yeux sur le dopage étatique russe en échange de fonds servant à financer la campagne présidentielle dans son pays, le Sénégal (l'argent de la corruption transitait par Gabriel Dollé, le médecin français en charge de la lutte antidopage à l'IAAF !).

Signe de l'ampleur du scandale, Interpol lance dans la foulée une enquête mondiale pilotée par la France et le magistrat Renaud van Ruymbeke. De son côté, Adidas annonce la résiliation de son contrat avec l'IAAF.

Le rapport Mc Laren (2016)

Alors que le dopage d'État semblait être une sombre page de l'histoire du sport, le rapport du juriste Richard Mc Laren confirme toute l'actualité du système de dopage institutionnalisé en Russie. Suite aux révélations de l'ancien patron du laboratoire antidopage de Moscou, Grigori Rodtchenkov, (réfugié aux États-Unis), l'enquête menée sur les sportifs russes met en cause plus de mille sportifs russes dans trente sports différents, dont l'athlétisme déjà mentionnée dans le rapport de l'AMA l'année précédente.



L'enquête universitaire de Tuebingen et Harvard (2017)

Un nouveau rapport publié par l'Université Tuebingen (Allemagne) et l'école de médecine de Harvard (États-Unis) assombrit un peu plus le paysage athlétique. Menée lors des championnats du monde de Daegu 2011, elle mentionne en effet que 30% des athlètes interrogés ont répondu par l'affirmative à la question : « *Avez-vous enfreint volontairement les règlements antidopage en utilisant des substances ou des méthodes interdites au cours des douze derniers mois ?* ». Et que la même année, aux Jeux Panarabes, cette proportion se situait entre 45 et 49% ; sachant que le pourcentage d'athlètes contrôlés positifs aux Mondiaux représentait 0,5% des compétiteurs et qu'il atteignait 3,6% aux Jeux Panarabes. L'étude a porté sur plus de 5 000 athlètes, dont 2167 sous le couvert de l'anonymat.

Enfin, un triste décompte effectué en 2017 par les journalistes de « *The mail on Sunday* » montre que sur les 656 finalistes des Jeux de Londres 2012 en athlétisme, 13% ont été contrôlés positifs avant ou après la compétition, et 21% ont eu un lien très proche avec le dopage (contrôle manqué, connexion avec un entraîneur concerné, liste diffusée par les « *Fancy bears* »...). Soit au total un tiers des athlètes finalistes.

Pour conclure ce très épineux article, on peut réellement croire que l'athlétisme est gangrénée par le dopage, et ce, depuis bien longtemps.

Il faut toutefois reconnaître que devant l'ampleur des dégâts, la fédération internationale d'athlétisme semble s'être réellement attaquée au problème (et c'est l'une des rares à le faire) : création d'une structure spéciale (l' Athletics Integrity Unity, AIU), passeport biologique, contrôles rétroactifs sur les échantillons d'urine vieux de dix ans, suppression du délai de six ans qui gravait dans le marbre tous les records du monde... Autant de mesures prises pour dissuader les pratiques de dopage.

Notons que cette politique du « retesting » pose d'ailleurs un problème d'image en renforçant la croyance que tous les athlètes sont de potentiels dopés. C'est ainsi que depuis 2008, les podiums sont régulièrement revus et corrigés, au point que personne ne peut plus citer les athlètes récompensés !

Pour autant, derrière cette noble intention de lutte contre le dopage, demeure la question centrale des moyens. L'équipe antidopage de l'IAAF est en effet seulement composée de... dix

spécialistes, avec un budget ridicule de... trois millions d'euros (il faudrait 40 000 euros annuels pour réellement contrôler un athlète). Ajouté au fait que l'Agence Mondiale Antidopage ne possède aucun pouvoir décisionnel et que certaines fédérations nationales ne manifestent pas de forte volonté pour débusquer les tricheurs (Espagne, Italie, Jamaïque, Kenya...), on comprend que le chemin à parcourir soit encore très long pour espérer un sport propre.

Témoignage

Afin de mieux saisir les raisons qui peuvent pousser un athlète à se doper, je livre ici l'expérience intime et émouvante racontée par le français David Chaussinaud, onzième au concours du lancer de marteau des Jeux Olympiques de Sydney en 2000, et qui deux ans après, fut suspendu pour dopage.

Confessions d'un dopé

(extrait de l'interview publiée par L'Express, 12/09/2002)

« D'aussi loin que je me souviens, j'ai rêvé d'une médaille d'or aux Jeux olympiques. Mon idole, ce n'était pas Mick Jagger, mais Youri Sedykh, le maître soviétique, le meilleur lanceur de marteau de tous les temps. A mon retour de Sydney, voilà deux ans, on m'a invité dans des écoles de la région. J'ai signé des pelletées d'autographes à des mômes aux yeux brillants. C'est pour eux que j'ai envie de m'expliquer. J'ai le sentiment de les avoir trahis, comme j'ai trahi mon propre rêve.

J'avais 15 ans quand la vocation m'est tombée dessus. Un copain m'a emmené au stade d'athlétisme. (...) On m'a mis un marteau de 4 kilos entre les mains, et je l'ai balancé à l'autre bout du terrain. Ce n'est pas passé inaperçu. Roland Dufour, champion de France de l'époque, qui deviendra mon seul et unique entraîneur, m'a pris sous son aile. C'était parti. J'ai intégré un lycée sport-études et, l'année suivante, je suis devenu champion du monde cadet en pulvérisant le record de France de plus de 8 mètres. Tout me semblait si facile. La première photo dans La Montagne, les articles dans L'Equipe. On s'habitue vite. Trop vite.

Durant quatre ans, j'ai caracolé au sommet de la hiérarchie. Deuxième performance mondiale chez les juniors, troisième chez les espoirs. J'avais entamé un DUT de gestion, mais comment concilier trente heures de cours et trente heures d'entraînement par semaine ? (...) Mon début de palmarès plaidait en ma faveur. Pourquoi s'inquiéter ? Mylène, elle aussi, avait confiance en moi. C'est une ancienne lanceuse de disque, c'est surtout la mère de mes enfants. On s'est connu à 20 ans. Elle a tout supporté pour favoriser ma carrière : les fins de mois difficiles, les logements précaires, les absences à répétition. Tout, sauf l'inavouable. Tout, sauf le dopage. Moi non plus, je n'acceptais pas cette idée-là. Dans ma tête, les choses étaient claires, carrées. (...)

De 20 à 25 ans, ma carrière est restée au point mort. Une mononucléose m'a laissé sur le flanc pendant un an. Je ne progressais plus. Ou si peu. Très vite, des types m'ont approché. Le genre d'apprentis sorciers qui gravitent autour des stades. (...)

L'ascension sociale se faisait attendre. (...) Quand, enfin, le président du Stade clermontois m'a proposé en 1998 un emploi-jeune à 900 euros par mois, en tant que chargé de communication, c'est comme si j'avais touché le pactole. (...) J'avais deux ans pour préparer les Jeux de Sydney. (...) Si je faisais un truc aux Jeux, en revanche, j'étais persuadé que ma vie allait changer.

Je me suis mis à m'entraîner comme un damné. Musculation, lancer, vitesse, étirements. Six à sept heures par jour, tout seul. Roland, mon entraîneur, commençait à trouver que j'en faisais trop. J'étais obsédé par la performance. En deux ans, je suis passé de 77 à 80 mètres, et Mylène a donné naissance à Yann et Tina. On en rêvait depuis longtemps. J'ai vécu leur arrivée comme un zombie. A la maison, je ne pensais qu'à dormir. Récupérer. Surveiller mon régime alimentaire. J'étais devenu un monstre d'égoïsme. Une machine à lancer.

Je n'ai pas à rougir de mon résultat aux Jeux de Sydney. Onzième de la finale du marteau. Je suis le seul Français à avoir passé les qualifications, tous concours confondus (hauteur, longueur, perche, lancers). Qui l'a su ? Pas un journaliste de télé ne m'a posé la moindre question. Je n'étais qu'un vulgaire lanceur de marteau. On m'a assimilé au fiasco de l'équipe de France. La semaine suivante, j'ai appris que mon équipementier résiliait mon contrat de misère. Je n'avais jamais éprouvé un tel sentiment d'injustice. Que leur fallait-il ? Une médaille, sinon rien ? (...) Mais comment ? Un

athlète étranger avait les réponses à toutes mes questions. Il m'a indiqué les produits à prendre, les publications médicales à lire. J'ai commandé les bouquins par correspondance. On y détaillait l'efficacité des divers anabolisants et leurs délais d'élimination. Pendant six mois, j'ai potassé. Je n'en menais pas large. Je craignais les effets secondaires. Je voulais, puis je ne voulais plus. Devant ma femme, j'ai prononcé une fois le terme de « rééquilibrage hormonal ». Elle m'a douché : « Jure-moi que tu plaisantes... »

J'ai commencé par de l'éphédrine, un stimulant léger que je m'étais procuré en Italie. Une ou deux prises avant l'entraînement, pour voir. J'ai vu : je n'avais jamais été aussi explosif, aussi concentré. J'ai récidivé aux Jeux méditerranéens, en septembre 2001. Un triomphe. Ma première victoire internationale, celle qui m'a valu d'entrer dans l'écurie du fameux manager hongrois Attila Spiriev. Le sésame pour les meetings du Grand Prix. Là où les dollars coulent à flots.

L'année 2002 s'annonçait bien. Il me fallait encore grignoter 1 ou 2 mètres supplémentaires. Il me fallait des anabolisants. J'ai profité d'un meeting en Allemagne pour me ravitailler en Clenbutérol et en Primobolan. Sans ordonnance. Là-bas, les pharmaciens sont moins regardants qu'en France. (...) Je prenais mes pilules dans la salle de bains, seul avec mes mensonges. Terrorisé à l'idée que ma femme me surprenne. Je détournais mon regard du miroir en avalant mes cachets. A l'entraînement, je me sentais sans cesse épié. Je vivais dans la hantise d'un contrôle inopiné. Mon organisme résistait de mieux en mieux à la souffrance. Pas ma tête, vidée. Finalement, j'ai choisi de partir en stage en Hongrie. Tout seul, en voiture. Les Hongrois sont d'excellents lanceurs de marteau. J'avais déjà séjourné chez eux plusieurs fois, pour me frotter aux meilleurs. Jamais pour me doper à l'abri. J'étais là-bas, en avril, quand Mylène a reçu la lettre recommandée de la Fédération internationale. Elle m'a appris la nouvelle, d'une voix blanche. J'avais été contrôlé positif à l'éphédrine, sept mois plus tôt, lors des Jeux méditerranéens. Je suis rentré à Clermont-Ferrand. Je l'ai invitée au restaurant. Et je lui ai tout raconté : l'éphédrine, mais aussi le Clenbutérol, le Primobolan. Elle m'a dévisagé comme si j'étais un étranger. Pendant deux mois, elle ne m'a plus adressé la parole. J'ai vraiment cru la perdre.

Un mois plus tard, les médecins de la fédé ont débarqué chez nous. Contrôle inopiné. Pour l'éphédrine, j'avais écopé d'une suspension avec sursis : je m'en étais tiré en invoquant une sinusite mal soignée. Cette fois, ils ont trouvé des traces de méthénolone, une hormone présente dans le Primobolan. C'était fini. Je n'ai pas demandé de contre-expertise. Je n'ai pas voulu attendre que la sanction tombe. J'ai invité à la maison Roland, mon entraîneur, amateur de grands crus. J'ai débouché une bouteille de bourgogne. Et j'ai déroulé le film des dix-huit derniers mois. Sous mes yeux, un roc s'est fissuré. Puis j'ai rendu visite à mes parents. Eux aussi sont restés prostrés. (...) Si je n'avais pas été pris, je ne sais pas où je me serais arrêté. Je préfère ne pas y penser. Il y a longtemps que je ne m'étais senti aussi proche de ma famille. Quand mon fils sera grand, je lui expliquerai. Je ne veux plus jamais tricher. J'ai envie qu'il puisse être fier de son papa. »

